

26

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE



Comment, Jacques, tu as été voter pour
cet homme qui exploite la commune, qui
nous gruge, qui..... — que veux-tu, Pierre,
puisque en "le curé" le voulait ainsi.

LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIEGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25

Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : Question de presse. (Nihil). — Le Roi de la fève. (Fix). — L'œuvre de la Vieille Garde. — Pas de chance (Génia). — Les plaisirs du Dimanche. Ssnnet Réaliste. (Fix). — Cadeaux d'Etrennes. (Gil Blas). — Menus propos. — A coups de Fronde. (Clapette). — Un préjugé. (Silvestre). — Quatrain. (Fix). — Théâtre Royal. — Le mot de la fin. (Fix).

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

Question de presse.

A propos d'un procès intenté à la GAZETTE PÉTRUS, par un clérical quelconque, la MEUSE rapporte un fait qui paraîtra incroyable à ceux qui ne connaissent point les jolis traquenards que la législation actuelle sur la presse tend aux innocents journalistes.

Ce fait, le voici :

A Namur, un journal ayant reproduit un sermon fougueux prononcé par un curé d'une des paroisses de la ville, s'est vu intenter un procès par le brave portesoutane, qui prétendait que ses paroles avaient été inexactement rapportées.

Naturellement, le journal offrit de faire répéter les paroles du curé par ceux qui avaient entendu le sermon, mais le tribunal refusa d'admettre cette preuve, PARCE QUE LE CURÉ N'ÉTAIT PAS UN FONCTIONNAIRE PUBLIC. Le journal fut condamné.

Voilà donc la situation qui nous est faite par la législation actuelle. Nous aurons beau dire la vérité ; nous pouvons avoir des preuves plein nos poches ; les faits que nous avançons, pourront être

connus de toute une ville, nous serons condamnés si l'on peut nous prouver que « nous avons eu l'intention de nuire. »

Or, il est évident que lorsqu'on « bêche » un adversaire politique, ce n'est pas précisément pour lui faire plaisir. Les condamnations sont donc presque certaines dans tous les cas.

Nos législateurs, qui prennent le temps de s'agoniser une séance durant, comme des portefaix de la plus belle venue, n'ont jamais trouvé les loisirs suffisants pour mettre la loi en harmonie avec la Constitution, en rendant à la presse son juge naturel : le jury. Il est vrai que la presse des deux partis fait tout ce qu'il faut pour être victime longtemps encore de cet état de choses. Dès qu'un journal libéral est condamné, toute la presse cléricale jubile ; une feuille cagote se fait-elle pincer à son tour, tous les carrés libéraux rigolent comme de petites baleines. Les hommes de gouvernement qui haïssent d'autant plus la presse que, sans elle, ils seraient absolument inconnus, profitent de notre sottise pour ne point s'occuper de nous ; les affamés de dommages et intérêts continuent à nous intenter des procès ; les tribunaux nous condamnent et c'est bien fait. Nous ne l'avons pas volé.

NIHIL.

Le Roi de la fève

Le hasard m'avait nommé Roi,
Comme il arrive à plus d'un Sire ;

Le sort, favorable pour moi
M'aurait donné superbe empire :
J'étais un riche potentat,
Et ce n'était pas un vain rêve
Car sans intrigue et sans combat
J'étais créé Roi de la fève.

Je proclamai dans le pays
Bientôt une loi souveraine :
Tous les peuples seront amis
Plus de colère ni de haine ;
Plus d'armée plus de canon
Des peuples épuisant la sève :
Les soldats feront la moisson
Dans l'Etat du Roi de la fève.

Tout homme aura les mêmes droits,
Soit qu'il ait l'argent en partage
Ou qu'il n'ait rien ; de par mes lois
Chacun prendra part au suffrage,
Puisque tous ont même devoir ;
Et de la Justice le glaive
Du peuple défendra l'avoir,
Dans l'Etat du Roi de la fève.

Je veux que chacun soit instruit
Et que l'enfant aille à l'école
Au lieu de plonger dans la nuit
Pour gagner une dure obole ;
Par la science un peuple est grand
Et réellement il s'élève ;
Le peuple est bon quand il apprend :
C'est l'avis du Roi de la fève.

Chacun donnera ses écus
Pour aller au plaisir qu'il prise.
Mais l'Etat ne soldera plus
Ni le théâtre, ni l'Eglise.
Le prêtre sera citoyen
Comme l'artisan qui se lève
Dès l'aube pour gagner son pain
Dans l'Etat du Roi de la fève.

Mon idée a fait du progrès
Mais, redoutant pour leur puissance,
On a vu s'unir en Congrès
Les Rois de par droit de naissance :
Ils ont sur moi porté la main,
Pour que mon projet ne s'achève...
Et viennent d'enfermer à Glain,
Le malheureux Roi de la fève.

FIX.

L'œuvre de la Vieille-Garde.

En réponse à la circulaire que nous avons publiée la semaine dernière, nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu dans votre estimable journal, la circulaire de l'œuvre de la Vieille-Garde.

Certes, elle contient de grandes et nobles idées, mais, tout cela c'est de la théorie : de la charité pure, et n'est point pratique.

Je soupçonne fort un avocat du Comité, M. H. Apis, d'avoir rédigé ces belles phrases qui ne m'ont pas convaincu. J'ai la certitude que l'œuvre n'est pas viable, et qu'elle aboutira à un piteux avortement.

Car, monsieur, il est un fait indéniable, c'est que ces courtisanes qui font tant de mal aux familles et à la Société, méritent un châtimement sévère. Elles auraient vraiment trop de bonheur, si après avoir semé derrière elles, des ruines et des désespoirs, elles pouvaient trouver l'oubli et le bien-être dans un asile édifié avec notre argent.

Moi qui vous écris, monsieur, je les hais, ces femmes ! Je suis une nature calme et patiente, mais quand je rencontre sur mon chemin une de ces grues, je vous avouerai que la rage m'entre au cœur. — Et croyez-le bien, je ne suis pas seul à éprouver cette insurmontable aversion. Permettez-moi, monsieur, pour vous convaincre, de vous conter mon cas.

J'étais, il y a quelques années, à la tête d'une maison de denrées coloniales qui prospérait d'une façon étonnante. J'avais un fils, Antoine, l'unique enfant que ma femme ait pu me donner. Nous l'aimions, monsieur, à en perdre la tête ! Il partageait avec nous le fardeau des affaires et jusqu'à l'âge de 18 ans, il ne nous avait procuré que des joies sans mélange. — Quand tout-à-coup il se fit en lui, au moral et au physique, une révolution inquiétante. Il était pâle, semblait fatigué, faisait sa besogne sans goût, d'un air distrait, et n'avait plus pour nous la délicate affection qu'il nous témoignait précédemment.

Joséphine (c'est ma femme) et moi, nous cherchions à découvrir le secret de ce bouleversement ! Impossible de trouver ; lorsque, par hasard, la lumière se fit enfin.

Un commis s'était aperçu plusieurs fois que des marchandises disparaissaient de son rayon. Il était préposé aux conserves de légumes et aux viandes fumées. On fit des suppositions de tous genres, on organisa des traquenards, mais rien n'aboutit. De nouveaux vides se produisaient chaque jour.

Je voulus en avoir le cœur net, et me décidai à passer une nuit dans les magasins, embusqué derrière des balles de Chéribon. J'étais à mon poste depuis une heure, retenant mon souffle ; soudain, je vois un homme qui se dirige sans bruit vers le rayon en question. A la lueur qui venait de la rue, je reconnus le voleur, c'était Antoine ! Il prit deux boîtes de haricots et un paquet de langues de mouton !...

Vous dire la violence du choc que je ressentis, c'est impossible, monsieur ! J'étais anéanti, brisé. Mais il fallait m'en montrer, et, quittant ma cachette, j'allai droit au coupable. Quelle scène ! Il essaya d'abord de se disculper, soutenant qu'il portait le produit de ses soustractions à une famille pauvre. Mais, je ne suis pas homme à berner de la

sorte, et, brusquement, je lui dis : « Antoine, vous mentez ! vous avez une maîtresse, et c'est pour la nourrir que vous me dévalisez. » Surpris par cette brusque attaque, mon fils renoua à dissimuler plus longtemps, et déclara que j'avais bien touché. « J'aime cette femme, ajouta-t-il avec calme, et si vous voulez m'interdire de la voir, je quitterai la maison. »

C'était de la folie, du délire ! Ainsi cette canaille avait transformé mon Antoine, au point d'en faire un mauvais fils ! Tous mes plans s'écroulaient par la faute d'une drôlesse. Exaspéré, je signifiai à mon fils qu'il pouvait s'en aller, et que nous ne voulions pas les restes de son amour. Sans répliquer il sortit, et depuis nous ne l'avons plus revu. Voilà cinq ans qu'il nous a quittés !

Le coup fut terrible. Pendant quelques mois, je n'étais pas inquiet ; je me disais : « il reviendra bientôt. C'est un coup de tête, un moment d'égarement. » Mais, quand une année se fut écoulée, sans qu'il donnât signe de vie, le chagrin nous prit, ma pauvre femme et moi. Nous fîmes des recherches insensées, qui restèrent sans résultat.

Vous le comprenez, Monsieur, puisqu'il n'était plus là, nous n'avions plus pour les affaires que du dégoût, aussi nous les avons abandonnées, et nous nous sommes retirés, seuls, désespérés, dans un coin ignoré. Tous les jours nous pleurons l'ingrat. Et il ne revient pas ! Il est mort peut-être, mort de misère, car cette misérable n'a pu que le faire souffrir, et briser son cœur. Mon pauvre fils !...

Voilà mon histoire, Monsieur. N'est-ce pas qu'elle est bien triste, et que j'ai de bonnes raisons pour vouer à ces ignobles créatures une haine immense ? Vous avez assez l'expérience de la vie pour savoir que d'autres parents ont connu ces tourments. Croyez-vous qu'il s'en trouve un seul qui soit disposé à pardonner, et à poser un acte de générosité qui serait une véritable aberration ?

Non, Monsieur ! Nous ne voulons pas faire grâce. Il faut que justice soit faite ; et ce serait une monstruosité que d'accorder au vice qui nous a si cruellement éprouvés, une récompense publique, comme le fait en définitive, ce projet émanant d'un groupe de prétendus philanthropes, viveurs impénitents, qui, n'ayant pas de famille, ne voient dans la courtisane qu'un instrument de plaisir !

Pardonnez-moi d'avoir apporté ma prose peu gaie dans votre journal, mais le sujet est grave, et j'ai cru bien faire en disant mon mot. Si j'avais pu me rendre à l'assemblée du 20 prochain, j'aurais raconté là, ce que je vous écris : je suis malheureusement empêché.

Agréez...

X.

Nous n'avons pas à prendre parti dans la discussion, mais nous ne pouvons nous empêcher de faire observer au père d'Antoine que le cas de son rejeton plaide plutôt en faveur de l'œuvre entreprise par les philanthropes dont nous avons parlé. Comment, voilà un jeune homme qui, en digne fils de son épicière de père, ne devait pas être d'une intelligence exceptionnelle ; quant à ses charmes, n'en parlons pas : la cassonade n'a guère produit de Lauzun. Ce gaillard

trouve une femme — une impure, dirait son papa — qui consent à le déniaiser, à écouter ses sottises déclarations, à en faire un être un peu moins sot. Et il se croirait quitte envers elle parce qu'il lui aurait octroyé quelques conserves de haricots — dont il profitait, du reste, en entendant sa belle faire, dans l'intimité, de la ravissante musique de chambre !

Vrai, ce n'est pas sérieux et nous pensons bien qu'à l'assemblée générale, un des promoteurs se lèvera pour refuter la théorie de l'homme à Joséphine.

A propos de l'assemblée générale, plusieurs honorables habitués du Café Parisien nous ont écrit pour nous demander si nous avions voulu insinuer que la clientèle de cet établissement fut mal composée.

Empressons-nous de déclarer qu'il n'en est rien. L'établissement est on ne peut mieux fréquenté, et la preuve... c'est que nous y allons régulièrement.

Pas de chance !

Perles, rubans et satin
Furent portés chez la tailleur.
La robe — c'était certain —
Devait être merveilleuse
Et le triomphe complet...
Désillusion immense,
Elle fit bien peu d'effet,
Pas de chance !

Il attendait le gros lot
A qui tous rendaient hommage :
« Dites, viendra-t-il bientôt.
Le fameux jour du tirage ? »
Louis tombe en défaillance
Au moment tant désiré,
Puis, d'un air désespéré,
Pas de chance !

Rose aimait un beau garçon
Dont elle devint la femme.
Hélas ! la déception
Remplacé vite sa flamme.
De son époux, un beau jour,
Elle comprit l'inconstance.
Il s'était enfui, l'amour !
Pas de chance !

Tout fier sur son beau cheval,
Par la ville et la campagne,
Par le bois et par le val,
Le ravin et la montagne,
Jean galopa comme un fou
Et prit un air d'importance,
Puis... il se cassa le cou.
Pas de chance !

Pauvre sot ! il porte en vain
Gants de peau couleur ceyette,
Vêtements clairs, linge fin,
Il ne fait pas de conquête.
Chaque femme rit de lui,
Lorsque vers elle il s'avance....
Le malheureux meurt d'ennui....
Pas de chance !

Prophéties pour l'an de grâces 1882
par le Frondeur.



JANVIER

Il y aura de grandes inondations, les membres de l'Union nautique, les éclusiers et quelques particuliers se devouant. M. Maxime Frotet ses confrères aux sauteurs, ainsi plusieurs personnes à la mort et est décoré, ainsi que tout le conseil communal.

Don carnaval, grand bal masqué dans les salons de M. le gouverneur, au bénéfice de actionnaires de la société Gossell. M. M. Auger, greffier, J. J. notaire, Henri Dubois, Martin, expéditeur et D. Heuron, mettront gracieusement leurs noms, ainsi que la disposition des objets. Les gens prudents.



FEVRIER



MARKS

Periode de Carême - Jernon très-
remarques du père Van Puf sur
Horodiade et sur les deux perches
qui donnent l'admirable perspective.



AVRIL.

Une certaine catégorie de poissons organisant
une manifestation en faveur du maintien de la
prostitution officielle (!!!) - et l'agès, on com-
pte rabais sur le prix du pain... à acheter



MAI

Le jour de la Pentecôte
foule de pèlerins escaladent ces
Chevermont; les moines les attendent
de pieds fermes... mais sales!!



JULY

une) Electeurs généraux; Lige nomme des
deputés d'un caniche porcel à l'extreme.
dont M. Tron est mis hors bar; on se nomme
que des gens bons; M. M. Maçon et Thalén
passent en tête de la liste.



JUILLET

grandes chaleurs: nombre d'élégants inaugurent
un costume dit « du dimanche », ont une feuille de
raps ... dans les cheveux, et un petit tawzan
pour se donner une contenance.



ADUT

Organisation d'un service de bains
de mères... et de jeunes filles dans
l'étang du parc d'Amoy; on installe
un télescope sur la terrasse de la Tri-
-Hall et moyennant 10 centimes on peut
aller voir... des lunes!



SEPTEMBRE

Le 18, jour de la S^{te} Stéphanie, à l'oc-
casion de la fête d'une charmante
pauvre, la Chambre lui fait cadeau
d'un million - Le 20, une douzième de
combattants de 1890 meurent de faim
Le canotage prend des proportions énormes
ou canote même dans les rigoles, ce qui
fait qu'on rigole dans les canots !



OCTOBRE

pendances à la cote de Vignis - foire
annuelle - chez Nuth pour la ven-
diture on monte Hierodiade. On
est engagé au théâtre royal pour jouer
dans le rôle enragé on l'élégant
qui a oublié sa trompe. Etant
succès.



NOVEMBRE

Les scènes hindoues sont mises en répétition
au grand théâtre; l'acteur surveille tout
spécialement la bonne exécution du ballet.
Les rédacteur du Balai à n'avoir appris
l'écriture ne provoquer ill. de Lapan; peu
-vement, on tombe d'accord pour ne se
battre qu'à.... la dernière extrémité.

DECEMBRE

Ce mois est aussi froid que les rap-
-ports qui peuvent exister entre M. Sier
et Jackson; le patinage est fort en honneur.
Plusieurs dames du monde se peignent des faux cils.
M^{me} N^oublié se devoit conjuguer à son mari
sur un canapé de l'hôtel de la Société.

Maintenant, voici mon tour :
Jamais je ne fus heureuse,
Hélas ! pas même en amour !
Je n'en suis pas moins joyeuse,
Je m'en vais leste et chantant
La gaité, l'insouciance
Et je répète en riant :
Pas de chance !

J'arrive à toi, cher lecteur,
Pour finir ma causerie :
As-tu trouvé le bonheur
Partout, toujours dans la vie ?
Tu réponds que rarement
Il dore ton existence
Et que tu dis bien souvent :
Pas de chance !

GÉNIA.

Les Plaisirs du Dimanche

À la demande de ses « nombreux lecteurs » le *Frondeur* a décidé de publier, un tableau des distractions offertes le dimanche à nos concitoyens.

La Meuse qui imprime le samedi, sous ce titre : *Les Plaisirs du Dimanche*, un article élégamment écrit et profondément pensé, ne nous en voudra pas, si nous lui volons la rubrique qu'elle a inventée et illustrée.

DIMANCHE 8 MAI.

- À 7 heures du matin. — Se lever.
- À 8 heures. — Se laver et faire un bout de toilette.
- À 9 heures. — Sortir et se rendre sur la batte aux oiseaux.
- À 10 heures. — Aller admirer l'admirable perspective de la rue Grétry.
- À 10 1/2 heures. — Constater que cette perspective est complètement gâtée par les deux perches plantées dans l'axe de la rue de l'Université.
- À 11 heures. — Revenir de sa visite aux deux perches.
- À 11 1/2 heures. — Aller écouter un sermon du grand Houbert, à St-Pholien ou du R. P. Cucufin, à Ste-Catherine (ce dernier en flamand.)
- À midi. — Aller prendre un amer, chez Myen, ou un madère à Bodega.
- À 1 heure. — Acheter le *Frondeur* (10 centimes le n°).
- À 1 1/2 heure. — Dîner.
- Lecture du *Frondeur* en famille.
- À 2 heures. — Constater avec plaisir que le *Frondeur*, se faisant toujours l'interprète du sentiment populaire, continue à s'élever (au biberon) contre le maintien des deux perches qui gâtent l'admirable perspective de la rue Grétry.
- À 2 1/2 heures. — Faire doucement la sieste et s'endormir dans son fauteuil en parcourant l'*Office de Publicité*.
- À 4 heures. — Aller attendre sa « gatte » à la Société Franklin.
- À 5 heures. — Faire le carré.
- À 6 heures. — Assister à la représentation des *Quatre fils Aymon*, chez Elias, rue Petite-Bèche (pas confondre avec le général tunisien) ou aller voir un drame au *Pavillon de Flore*.
- À 7 heures. — Aller observer les travaux de l'observatoire sur le plateau de Cointe.
- À 8 heures. — Revenir de sa promenade au plateau de Cointe et avoir soin de se casser le nez rue Mandeville sur l'amoncellement de terres produit par un éboulement.

Par une délicate attention de M. Ziane envers M. Mottard — qui n'aime pas la profusion des lumières, comme on sait — on a eu soin de ne placer aucune lanterne sur ce casse-cou perfectionné.)

À 9 heures. — Rentrer en ville.

À 10 heures. — Aller au Théâtre Royal. S'il reste moins de douze actes à jouer, réclamer son argent.

À 11 heures. — Aller au *Strasbourg* écouter l'orchestre et voir la *trompette* de Meuron.

À minuit. — Prendre l'absinthe chez Maria.

À 1 heure. — Aller manger de délicieuses moules d'Ostende au *Parisien*.

À 2 heures. — Se faire servir une douzaine d'escargots au *Grand-Balcon*.

À 3 heures. — Se demander où l'on pourrait bien aller passer la soirée.

SONNET RÉALISTE.

A PAUL MARTINET

Rédacteur de l'*Avant-Garde*.

Cré nom de Dious ! c'est bête aussi que cet usage
D'offrir, au jour de l'an, ses souhaits et ses vœux,
D'user, pendant deux jours de mensonger langage,
De bons mots frelatés et de mots douxereux.

Dire à belle maman : « Que vos jours soient nom-
breux ! »

Et désirer lui voir faire le grand voyage,
Deviser son billard. Poser, — ce dont j'enrage, —
Sur le front de sa femme un baiser amoureux.

Embrasser une tante, avec un air aimable,
Quand on voudrait lui dire : « Allez-vous en au
diable ! »

Sapajou détesté, femelle du démon !
L'on a beau s'indigner contre cette habitude :
Mon concierge le veut ; ah ! c'est bigrement rude !
Mais l'on doit se soumettre au pouvoir du cordon.

FIX.

Cadeaux d'Etrennes.

— Jamais ?...

— Jamais ! jamais ! jamais ! Je veux rester fidèle à mon mari !

Tel était le dialogue qui s'échangeait le 29 décembre dernier, entre la jolie baronne de Ballobon et le vicomte de Sichandel.

Signalement de la baronne : petite boulotte, jolie, des yeux tendres, une certaine vertu et un vieux mari.

Signalement, du vicomte de Sichandel : l'air extraordinairement vexé.

Il n'y avait pas moins de six mois qu'il avait commencé sa cour, le vicomte... Et je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'était pas arrivé à autre chose qu'à baiser le poignet de la baronne, — et pas bien haut, encore !

Aussi, après le dernier refus que nous venons d'enregistrer, se retira-t-il presque complètement désespéré. Le désespoir ne l'empêchait pas de ruminer, d'ailleurs, et il cherchait avec obstination quelles étrennes il pourrait bien trouver pour désarmer tant de férocité.

Il se coucha, et ne put s'endormir, tant il était obsédé par son idée fixe :

La gentille baronne de Ballobon ne dormait pas davantage de son côté.

Il était incontestable que le vicomte lui plaisait, et qu'elle pensait à lui plus qu'elle n'aurait voulu.

Ensuite, la question des étrennes 1882 la préoccupait légitimement. Qu'allait-elle recevoir ? Son mari, elle connaissait d'avance la surprise qu'il préparait. Sa tante, la douairière de Chignon-Plumé, lui donnerait certainement des diamants, et elle pensait bien que son parrain, le prince de Vieux-Créneaux, payerait la note de sa couturière.

Restait l'imprévu. Que serait l'imprévu ?..

L'imprévu se présenta le trente et un décembre aux environs de huit heures du soir, sous la forme d'un coffre de grande dimension, en je ne sais quel bois précieux tout marqueté d'ivoire.

— Qu'est-ce ça peut bien être que ça ? demanda paresseusement le baron, qui était en train de fumer un bon cigare dans un bon fauteuil.

La baronne ouvrit la caisse ; elle contenait tout un amas de fanfreluches.

— C'est mon imbécile de couturier qui a eu l'idée de m'envoyer, dans cette belle boîte les robes que j'avais commandées, dit-elle en rougissant beaucoup.

Et refermant précipitamment la boîte à double tour, elle ôta la clef et donna ordre qu'on la portât dans sa chambre.

Cinq minutes après, elle était prise d'une migraine violente, et déclarait qu'elle allait se coucher.

— Et maintenant, monsieur, sortez vite, et ne reparez jamais devant mes yeux ! dit-elle au vicomte de Sichandel, qui était caché dans la caisse, ainsi que vous l'avez certainement deviné.

En même temps, elle enlevait furieusement les étoffes qui formaient le dessus et masquaient le coupable.

— Je ne peux pas, gémit le vicomte en essayant faiblement de retenir les fanfreluches... Le coffre était si étroit que je n'ai jamais pu y entrer tout habillé... Tout ce que j'ai pu faire, cela a été de garder mon caleçon ; et encore je vous assure que j'ai eu bien du mal.

Il y a longtemps que Shakespeare a écrit en vieil anglais : « Femme, ton nom est fragilité ! »

Plus longtemps encore que Virgile a expliqué en vers latins que la fortune favorisait les audacieux...

Il est certain, de plus, que le vicomte avait une chemise de soie et un caleçon idem qui lui allaient à ravir, tous deux brodés aux armes des Sichandel, qui portent cette fière devise : « *Onques en défaut !* »

Bref, ce ne fut qu'à sept heures, le lendemain matin, que Mme de Ballobon entra chez son mari, et lui dit d'une voix mielleuse, en baissant pudiquement les yeux :

— Pardon de vous déranger de si bonne heure, mon cher ami, mais je veux absolument commencer l'année par une bonne œuvre... J'ai un pauvre qui ne peut plus sortir parce qu'il est sans vêtements... Je vous en prie, donnez-moi un de vos vieux costumes pour lui, qu'il puisse faire ses visites le jour de l'an...

* * *

Le baron faillit pleurer d'attendrissement en le donnant, et ce fut ainsi que le seigneur de Siehaudel rentra chez lui en complet à écarreaux jaunes et noirs, le matin du premier janvier 1882

GIL. BLAS.

Menus Propos.

Max... est affligé de pieds d'une telle longueur qu'il se fait mettre à la porte partout où il va. Il déchire les robes de toutes les dames présentes.

Hier, Mme X... l'a prié de ne plus revenir chez elle, et, expliquant ses rigueurs à une amie :

— Ma chère, avec des pieds comme cela, mon appartement était beaucoup trop petit.

A Coups de Fronde.

On sait que M. Balza, l'excellent professeur du Cercle St-Georges, a été nommé récemment professeur d'écriture à la classe de déclamation lyrique du conservatoire.

Aujourd'hui, nous apprenons que l'administration communale, dont la sollicitude pour ses administrés ne se dément pas, vient de nommer professeur de diction à la Société St-Georges, M. Monrose, ex-artiste de la comédie française.

CLAPETTE.

Un Préjugé.

Les femmes prennent quelque chose des fleurs dont elles affectionnent la parure. Une parenté se crée entre elles. Léon Gozlan, qui était pourtant un médiocre poète, a fait des vers charmants sur cette idée. Un jour que je les récitais à un ami, celui-ci, qui n'était pas en veine de pensées idylliques, me répondit : « C'est absolument comme le gibier qui prend le goût des aliments qui lui sont familiers. » Il me cita alors l'arome du thym qu'il retrouvait dans le lapin de garenne et émit l'idée fastueuse que la seule façon de truffier les dindes serait de les nourrir de truffes, procédé qui n'aurait rien, d'ailleurs, de déplaisant pour ces savoureux animaux. Nous étions en chemin de fer, et le brillant causeur accumulait les exemples à l'appui de sa thèse.

— Tenez, finit-il par me dire, je parierais que la chair d'un Anglais a absolument le goût du mouton.

— En effet, monsieur, répondit gravement une voix à côté de nous.

Nous faillîmes sauter en l'air tous les deux.

A peine remis, nous cherchâmes d'où sortait cette affirmation inattendue et nous découvrîmes un petit vieillard à l'air particulièrement doux et inoffensif, portant la médaille de Sainte-Hélène. Celui-ci, voyant l'effroi qu'il nous avait causé, se prit à sourire, et ne fit aucune difficulté pour convenir que,

pendant les désastres de la grande retraite, mourant un jour de faim dans la neige, fou de douleur et de besoin, il avait fiévreusement découpé une grillade dans le faux-filet d'un pauvre diable qu'une balle avait abattu auprès de lui et qui était d'origine britannique.

* * *

J'avoue que cet anthropophage m'inspira infiniment de sympathie. J'espère, en effet, que le progrès aura, un jour raison d'un préjugé qui n'est rien moins que flatteur pour les qualités comestibles du roi des animaux. Les partisans de la crémation pensent déjà à utiliser, pour la fabrication du gaz, leur audacieuse opération. Le temps n'est pas loin où les neveux diront en traversant les rues le soir : « Mon Dieu ! que mon oncle éclaira mal. » Trouvez-vous ce propos beaucoup plus irrespectueux que celui-ci : — « Sapristi ! que mon oncle est insuffisamment mariné ! » Croyez-vous que le jour où l'homme, ayant repris sa dignité première, réclamera sa place posthume à la table de ses contemporains, les mœurs ne s'adouciront pas beaucoup ? Quel sera alors l'être assez mal avisé pour laisser s'amaigrir dans les privations et les soucis un frère dont il guigne les cotelettes ? Sachez d'ailleurs que, dans les religions où, comme dans la catholique, on entoure la mort d'images funèbres, celle-ci est redoutée par les hommes pusillanimes.

Par tout ailleurs, comme au Japon, par exemple, elle est accueillie avec indifférence, sinon avec plaisir. Que serait-ce chez un peuple sage pour qui elle évoquerait la riante idée de magnifiques festins ? Comment ne pas se réjouir soi-même, au point d'en lécher prématurément ses propres doigts, en songeant à l'aimable compagnie des herbes vivantes des champignons onctueux, des roux appétissants, des petits croûtons grillés et autres miraculeux camarades qui vous attendraient dans cet idéal cercueil qu'on appelle une casserole ? J'en ai faim... mais pas de petits oignons pour moi, par exemple ! Ils m'ont toujours fait pleurer !

A. SILVESTRE.

Quatrain

Selon l'usage ancien, le premier de ce mois,
Je pus offrir mes vœux à mon vieil ami Pierre ;
Le Ciel intelligent m'exauça cette fois...
Pierre, le deux janvier, perdit sa belle-mère ;

FIX

Théâtre Royal

M. Quirot, baryton de grand opéra, qui n'avait pas été heureux lundi dans la *Favorita*, a pris une demi revanche dans *Guillaume Tell*. Il a très bien chanté l'émouvante cavatine du troisième acte et sa belle voix a fait merveille dans le célèbre trio — qui a été aussi vigoureusement enlevé par M. de Kéghel et Gally. En général, d'ailleurs, cette représentation de *Guillaume Tell* a été un grand succès, bien que le premier acte ait été mal interprété, à part toutefois l'ouverture, crânement enlevée, par un orchestre revu, corrigé et considérablement augmenté.

C'est à M. de Kéghel qui jouait Arnold — rien que cela — que tout le succès de la soirée est allé. Notre excellent ténor a délicieusement chanté « Asile héréditaire » et s'est tiré sans accroc, du terrible *suivez-moi* ! On ne pourrait demander davantage. Cepen-

dant, malgré ce succès, nous croyons devoir engager M. de Kéghel à ne point jouer souvent ce jeu là.

Il n'arien à y gagner et peut, au contraire, y perdre beaucoup. C'est en risquant sa charmante voix sur les trapèzes des rôles héroïques, que le ténor Roger a brisé sa carrière. M. de Kéghel ne doit pas l'oublier, s'il veut nous donner longtemps encore l'occasion d'applaudir un des meilleurs ténors légers que nous connaissions.

L'orchestre a été très bon, et les chœurs ont eu de bons moments. Signalons aussi le succès d'un danseur qui fait des bonds en l'air avec la facilité d'un caissier de contrebande, et aussi le triomphe du chef des hommes d'armes de Gessler qui a lancé des zut de la plus belle venue.

DIMANCHE. Le Comte Ory, et Guillaume Tell avec M. Dulaurens. Rossini for ever.

C.

Le mot de la fin.

L'archevêque de Reims vient d'adresser au gouvernement français une pétition afin d'obtenir de changer la dénomination d'une partie de la Champagne.

La Champagne poudreuse se nommerait à l'avenir la Champagne de Saint Labre.

FIX.

Théâtre Royal de Liège.

Direction de M. Edmont Giraud
Bur. à 5 3/4 h. Rid. à 6 1/4 h.

Dimanche, 8 janvier 1882.

Spectacle extraordinaire avec le concours de M. Dulaurens, fort-ténor.

GUILLAUME TELL, grand-opéra en 4 actes.

LE COMTE ORY, grand opéra en 2 actes.

MOLIERE CHEZ LUI, comédie en 1 acte.

Lundi, 9 janvier 1882.

FAUST, grand-opéra.

Très prochainement ; LA MASCOTTE, opéra comique nouveau en 3 actes.

A l'étude : CARMEN, opéra comique en 4 actes.

LES HUGUENOTS, grand-opéra en 5 actes.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Direction RUTH.
Bur. 6 h. Rid. 6 1/2 h.

Dimanche, 8 janvier 1882.

UN PATRIOTE.

Concert par Mlle Vanda Waviloff et M. Perez.

Ordre : Un Patriote. — 2. Concert.

Lundi, 9 janvier 1882.

LA SERVANTE OU L'EMPOISONNEUR, drame en 7 actes.

Intermède :

LES VIVACITÉS DU CAPITAINE TIC, comédie en 3 actes.

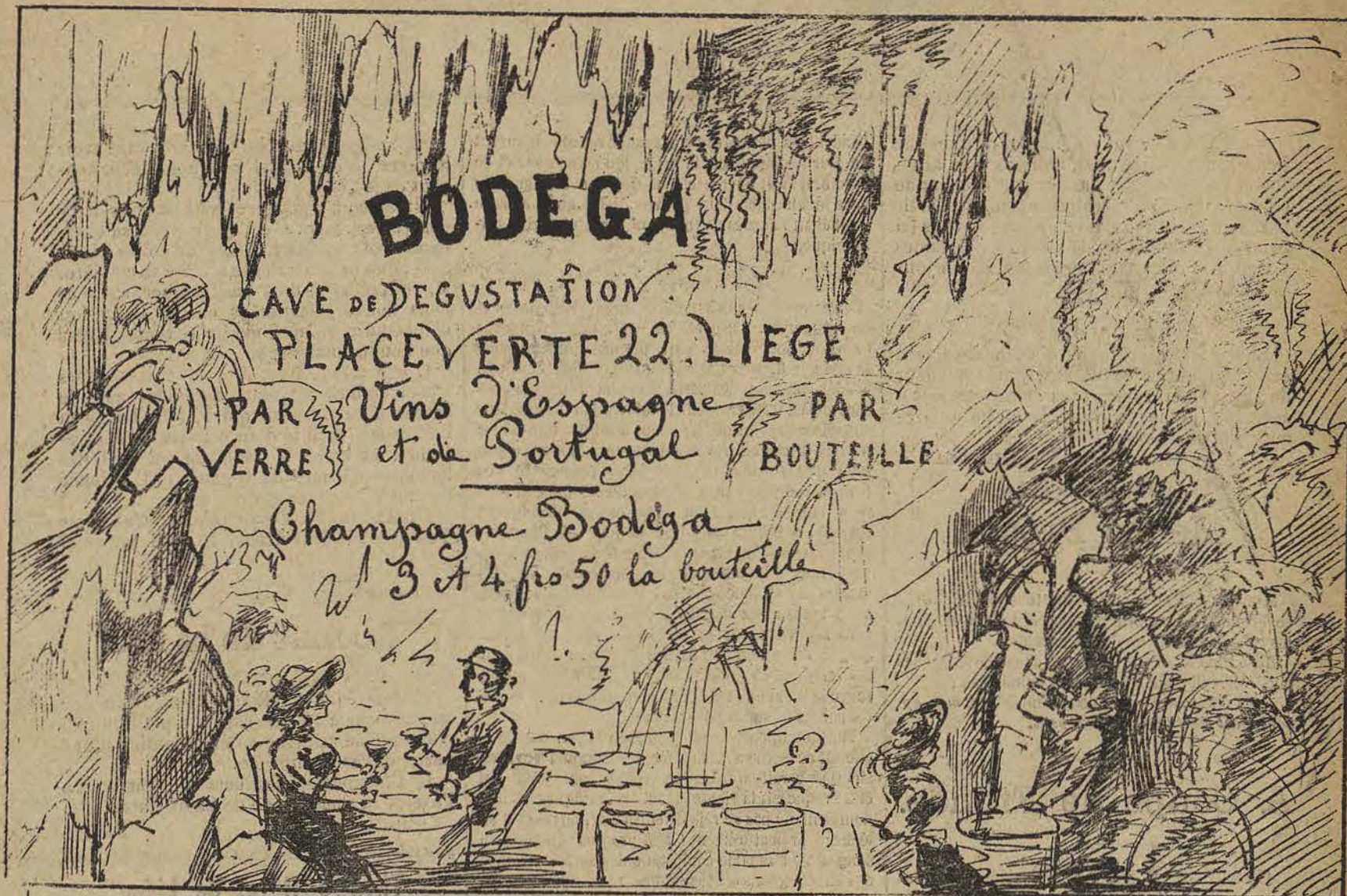
Ordre : 1. La Servante. — Intermède. — Vivacités.

Bodega.

ETRENNES. — La compagnie BODEGA, offre à ses clients, pour 20 francs, un panier assorti de 6 bouteilles de vins d'Espagne, de première qualité.

— Ne jetez pas vos vieux parapluies, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, les répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte étoffe anglaise, à 2 francs ; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Liège. — Imp. et lith. E. PIERRE, rue de l'Etuve, 12.



ÉTABLISSEMENT TYPOGRAPHIQUE

Rue de l'Écluse, 12

Em. Pierre et Frère

Rue de l'Écluse, 12

Brochures, Journaux, Gravures
 de Ville, etc.

